L’habitat ancien du Barétous.

Jusqu'aux environs de 1600, une règle vicomtale n'autorisait pas l'implantation d’habitations hors les murs des paroisses de la vallée de Barétous. Les maisons villageoises à étage du 17e siècle devaient répondre aux besoins des habitants dont la très grande majorité dépendaient directement de l’agropastoralisme. Dans un espace relativement réduit, les anciennes maisons concrétisaient à la fois les nécessités de l'homme, celles des animaux et des réserves fourragères (fenils). Il n'est pas rare de rencontrer encore dans les cinq villages valléens des maisons comprenant sous le même toit une habitation, une grange accolée et parfois divers appentis. Quant aux fermes des campagnes environnantes, elles se sont constituées quelques années plus tard à partir des *bourdas* (granges plus ou moins habitées) dépendants de ces maisons. Ces fermes ne présentent plus cet aspect massif. Autour de l'habitation proprement dite gravitent désormais des bâtiments d'exploitation : Grange-étable, grange-bergerie, soues et poulaillers.

L'ensemble du « bloc ferme » villageois se décomposait autrefois en une grande salle avec une vaste cheminée d'angle. Un escalier en bois conduisait à quelques chambres aux cloisons de planches. Une étroite porte intérieure reliait cette salle avec l’étable qu'un large portail voûté faisait communiquer avec la rue. Comme annexes, mais toujours très près de la maison une soue surmontée d'un poulailler complétait le bâti. Enfin, à l’extérieur, au niveau de la cheminée de la salle, une excroissance abritait la voûte du four à pain.

Les ruines du tremblement de terre du 13 août 1967 ont révélé de très rares et très anciens pans de mur en torchis. A partir du 17ème siècle, les murs des bâtiments de 60 cm d'épaisseur étaient généralement construits avec les abondants galets du gave maçonnés à la chaux et sable de rivière. Sur le chantier deux maçons se faisaient face de part et d’autre du mur. Chacun montait son côté de maçonnerie. L'espace créé entre ces deux parois insuffisamment solidarisées était comblé par de la pierraille (*sarrouilhe*). N’est-il pas surprenant d'y trouver parfois des rafles d’épis de maïs ? A ces dates se préoccupait-on déjà d'isolation ou s’agissait-il de quelques cachettes de rongeurs ? Cette technique d’édification n'a guère résisté aux secousses telluriques et des moitiés de murs se sont facilement désolidarisées. L’emploi de pierres plates (*ploumasoùs*) extraites de carrières opportunément proches s'est révélé bien plus judicieux pour la cohésion des murs. Parfois, comme décoration sur le mur extérieur, les maçons inclinaient les galets en rangs opposés le long d’une tige de petites pierres plates, imitant ainsi les feuilles de fougères. D’autres fois ces mêmes strates horizontales marquaient la fin d'une journée de travail. Plus tard, un crépi peint a généralement recouvert ces murs en galets pour en renforcer la solidité mais aussi les imperméabiliser. A partir du début du 18ème siècle les ardoises, dites de Bedous, ont commencé à remplacer les toitures de bardeaux en châtaignier ou en chêne.

Sans mériter le qualificatif d'austères, les anciennes maisons rurales du Barétous ne présentaient guère d'embellissements architecturaux. Parfois un balcon couvert appelé galerie avec sa balustrade en bois ou rarement un *balet* d’entrée de la cour de la ferme soulignaient un rang social à distinguer. C'est plutôt dans la pierre que la plupart des maisons arboraient quelques ornements.

Les pierres ouvragées dans les anciennes constructions.

Le Barétous n'a plus de bâtiments remontant au Moyen Âge, comme on peut en trouver dans les villages d'Aspe ou d'Ossau, à l'exception des murs de la tour d'Arrègla à Arette (1249). Il est donc normal de ne pas trouver de dates gravées antérieures au 17e siècle. Toutefois il est possible de mettre à jour certaines tendances architecturales tout en tenant compte des éventuels réemplois. Ainsi, les encadrements de portes et plus particulièrement les linteaux, permettent de suivre une certaine évolution de l'habitat. Ceci, d'autant mieux que quelques-uns sont datés.

Les portes plein cintre.

Les portes plein cintre façon Moyen-âge, perdurent encore dans quelques parties de maisons ou granges de la vallée. Ces encadrements sont de deux sortes : les plus rustiques sont simplement équarris à la hache ou sciés dans du tuf et d'autres sont en pierre de taille parfois ouvragée. Comme le prouvent de rares linteaux datés, l'emploi de ce type de porte plein cintre s'est prolongé jusqu'aux environs de 1700. Lorsqu'on trouve une porte plein cintre dans le mur d'une grange, on peut penser qu'il s'agit d'un réemploi. Il faut aussi envisager que cette porte se trouve toujours à sa place initiale en tant que porte d'entrée de la salle primitive du *bourda*; salle agrandie en maison ou transformée à partir du début du 17è siècle en simple grange, après la construction de l'habitation de la ferme.

Les linteaux horizontaux.

Certaines nouvelles constructions de la seconde moitié du 17e siècle adoptent des portes d'entrée à linteau droit, plus larges et plus hautes que les portes plein cintre. Les maisons les plus modestes ont des linteaux nus, mais quelques-unes arborent des pierres datées et sculptées.

Les linteaux à fausse clé.

Dans ce type de porte, le linteau est d'une seule pièce, mais sa faible arcure est partagée par une clé simplement sculptée dans la pierre. Au 18e siècle, ces fausses clés sont très souvent enrichies de dates et d'invocations à la Sainte Famille. Cette nouvelle forme, spécialité des carriers d'Arette, a connu un grand succès et s'est répandue dans les villages voisins d'Aspe et même en Soule. Des maisons barétounaises ont encore leurs portes d'origine mais, dans certaines reconstructions, les réemplois de pierres patinées sont autant de marques affectives. Comme un sceau patrimonial, elles attestent de l'entrée de la nouvelle construction dans la lignée du sol de la maison.

Les fenêtres.

Dans les constructions anciennes du Barétous, les fenêtres n'ont pas de grandes ouvertures, même si leur taille a évolué par rapport aux maisons témoins du 17e siècle. Plus hautes que larges, elles ont un encadrement en pierre très rarement ouvragé. Comme pour les portes plein cintre, quelques maisons ont conservé des fenêtres à meneaux d'origine, mais des documents attestent aussi qu'il s'agit parfois de réemploi de ces croisées.

Eviers et bénitiers en marbre

Exploitées depuis le 17ème siècle, les carrières d'Arette fournissaient un marbre coquillé. Cette caractéristique est reconnaissable dans toutes les pièces de taille, mais surtout lorsqu'elle est mise en évidence par un polissage soigné. Dans des blocs méticuleusement choisis pour éviter toute veine

néfaste, certains carriers avaient l'art de sculpter des bénitiers et des éviers. Ces artistes du burin savaient donner à des réalisations utilitaires des aspects décoratifs, sans cesse renouvelés au fil de l'inspiration du moment.

Comment ne pas admirer un évier (*herradè*) ? Par sa fonction il supportait *les herrades* et le malicieux *coutchet* qui s'ingéniait à arroser le novice tentant de boire à la régalade. Mais ce « monumental » évier avait aussi un rôle décoratif. Il rehaussait de sa masse d'un noir brillant, tout un pan de mur de la salle de la maison, où trônait aussi la vaste cheminée.

Les bénitiers à la destination religieuse et protectrice n'échappaient pas à l'inspiration décorative des carriers. Certains motifs, jamais totalement identiques, permettent d'identifier leur auteur. De même, quelques bénitiers ont enregistré dans la pierre et pour l'éternité, l'arrivée d'un autre sculpteur avec de nouveaux motifs. Les bénitiers étaient scellés dans le mur de l'escalier qui donnaient accès aux chambres. Placés au niveau de la première marche ou au niveau du palier, ils permettaient lors du coucher, d'humecter le bout des doigts d'eau bénite et de se signer pour s'assurer ainsi de la protection divine pendant le sommeil. Le même rite au lever était garant d'une bonne journée. Après le séisme, lors de la démolition des murs blessés, des propriétaires ont veillé à récupérer ces bénitiers afin de les réintégrer dans la future maison.

Propositions d'analyses et questionnements.

En Barétous, la rareté de ces deux vestiges de l'architecture du Moyen-Âge que sont les portes plein cintre et les fenêtres à meneaux, laisse entrevoir que les maisons qui arboraient ces formes d'encadrement n'étaient pas légion. Elles devaient être plutôt réservées aux maisons aisées. Faut-il y voir un manque général de richesse des constructions barétounaises de la fin du Moyen- âge par rapport aux vallées béarnaises voisines ?

Le fouage de 1385 dit de Fébus, donne un aperçu de l'habitat au 14ème siècle : pas d'étage, pas de cheminée, une grande salle avec très rarement une chambre cloisonnée. Contrairement aux autres villages béarnais, en Barétous, les *ostaus* ressemblent tellement aux *bordes*, que les contrôleurs fiscaux du Vicomte sont contraints pour éviter la fraude fiscale, d'ajouter un descriptif particulier pour chaque bâtiment qu'ils rencontrent.

Deux cents ans plus tard, quelle était la nature des constructions ? Faut-il généraliser quelques bribes de descriptions perdues dans des documents de la fin du 16ème siècle pour avoir un aperçu des bâtiments de la Vallée ?

A Féas par exemple, le vent a littéralement démoli une maison. Était-elle en bois ?

A Arette deux contrats mentionnent que les deux maisons vendues ont un étage. Faut-il en déduire que c'était une exception méritant de figurer sur les actes notariés ? D'autres ventes de maisons en ruines mentionnent souvent que le vendeur se réserve le bois et les *peyres picades*, (pierres taillées) des angles des bâtiments (*las claus*). Ces maisons sont-elles en torchis à ossature bois (colombage) avec angles de pierre et cloisons en planches ?

A Laruns dans un des rares descriptifs de maison médiévale, il est mentionné que l'étage sera construit en planches. Même si ce document est précis, peut-on là aussi généraliser ?

En Barétous l'absence de pierres gravées antérieures au début du 17ème siècle laisse penser que toute une strate de maisons a assez rapidement disparu, laissant la place à de nouvelles constructions à étage en maçonnerie. Ces rescapées sont encore nombreuses dans nos villages.

La largeur des rues, notamment à Arette, montre aussi que ces très anciennes maisons ont cédé du terrain pour la voirie nouvelle. La comparaison avec les étroites *lères* médiévales encore existantes est concluante.

Comme les registres accessibles ne stipulent aucun événement dévastateur semblable au séisme de 1967, on ne peut que s'interroger, sur ce qui a pu motiver un tel changement dans les maisons de la Vallée. Les Barétounais ont-ils largement bénéficié de la grande amélioration générale de l'économie, impulsée par les princes du Béarn, en particulier dans la seconde moitié du 16ème siècle ? L'agrandissement de l'aire cultivable et l'accroissement important de la population ne sont sans doute pas étrangers à cette évolution de l'habitat. Peut-on pour autant écarter totalement la chevauchée huguenote et ses incendies dans la vallée de Barétous en 1569 lors des guerres de religion ?

Pour les amis du patrimoine toutes ces questions traduisent l'envie de mieux connaître son passé. Elles restent désespérément trop nombreuses. Doit-on pour autant les éluder sous prétexte de l'absence de documents ? Encore une question mais, à cette dernière, l'on pourra répondre par oui ou par non. Facile ! … J.A.

Bibliothèque locale : Pasteurs et paysans béarnais de J.J. Cazaurang pages 37à56. /Le terroir d'Arette de J. Arrègle pages178 à182.